

Welcome to New York Irregardable

Bienvenue à New York, France / États-Unis, 2014, 2 h 05

Sami Gnaba

Number 292, September–October 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72851ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gnaba, S. (2014). Review of [Welcome to New York : irregardable / *Bienvenue à New York, France / États-Unis, 2014, 2 h 05*]. *Séquences*, (292), 63–63.

Welcome to New York Irregardable

Après les beaux et recommandables *Chelsea on the Rocks*, *Go Go Tales* ou encore *4:44 Last Day on Earth*, réalisés ces dernières années, voilà qu'Abel Ferrara nous revient avec son projet le plus sulfureux à ce jour, *Welcome to New York*, fiction inspirée de l'affaire DSK. Comme on pouvait le prévoir, Ferrara crache sans retenue son aversion pour les teneurs du pouvoir et de l'argent, et signe au passage son pire film depuis longtemps. Un objet infâme, indigeste et d'une obscénité morale irrécupérable.

Sami Gnaba

Nous voilà pris dans la version fonctionnalisée, fantasmée, de la vie de Dominique Strauss-Kahn, façon Ferrara. Le nom a certes changé (pour Devereaux), mais pour le reste tout possède des airs de déjà-vu, dont son arrestation, menottes aux mains, filmée par toutes les caméras du monde. Et aussi l'étonnante ressemblance entre l'actrice et son modèle, la femme de chambre, qui accusa de viol l'ancien patron déchu de la FMI en 2011. La minutie des recherches de Ferrara et de son scénariste Christ Zois est en ce sens-là remarquable. Ce travail de documentation est assez approfondi, dont l'ultime preuve pourrait sans aucun doute s'avérer la maison louée par la femme de Devereaux, Simone. Décor dans lequel le couple vient se barricader de l'arène médiatique tout au long de la seconde partie du film, cette maison – aux dires de la production – est celle-là même où vécut le vrai couple, alors que DSK était en attente de son procès et interdit de quitter le sol américain.



Ferrara a toujours été intéressé à regarder les hommes chuter

Ce télescopage de réel et fiction est déjà à la base de la toute première scène du film, précédant son générique. Y est présenté Gérard Depardieu, assis devant une meute de journalistes, s'expliquant quant au fait qu'il joue un homme qu'il n'aime pas, tout comme les politiciens en général. Que ce soit le même Depardieu en pleine chute médiatique – pour ne pas dire crise existentielle –, après son exil fiscal vers la Russie, qui énonce ces propos n'est nullement une coïncidence. L'intérêt pourtant, dans cette scène, réside ailleurs. Cette conférence de presse est fautive; les journalistes sont en effet tous interprétés par des acteurs. Où veut donc en venir Ferrara ?

Le cinéma de Ferrara a toujours été intéressé à regarder les hommes chuter. C'est en ce sens-là que le premier plan du film est très éloquent des intentions du réalisateur américain: raconter DSK équivaut à raconter Depardieu. Comme il se plaisait à le raconter au cours de la promotion du film en mai

dernier, *Welcome to New York* «ne serait pas sur DSK, mais sur Gérard». Autrement dit: l'histoire d'un homme confiné, emprisonné à l'intérieur de sa propre image, mi-monstre sacré de cinéma, mi-objet de foire médiatique. Du coup, ce plan serré sur le visage de Depardieu, d'abord mis à nu, littéralement, déshabillé, puis enfermé derrière les barreaux de la prison prend une dimension étrangement biographique, touchante même.

Ce sens de l'empathie, pourtant, Ferrara parvient difficilement à le provoquer chez son spectateur, tant le cinéaste fait preuve d'une misogynie et d'un mépris sauvage pour ses personnages auxquels il n'arrive à insuffler ni une quelconque épaisseur ni un semblant d'humanité (la scène du restaurant). C'est particulièrement visible dans la seconde partie du long métrage où Ferrara peine à filmer avec conviction le drame intime des Devereaux, chacun d'eux réfugié à son étage dans l'immense maison. Ce segment du film est tourné majoritairement en longs plans fixes où Ferrara laisse la part belle aux acteurs, souvent en mode improvisation. Les scènes sont au mieux passables (les interventions de la femme dégoûtée des agissements de son mari), au pire pitoyables (Devereaux cherchant à se faire pardonner).

Il n'y a rien à sauver ici. Les choses se gâtent dès la seconde scène dans laquelle Ferrara pose les bases de son programme aussi simpliste que grossier: montrer la bestialité du pouvoir de l'argent. Durant cette scène pauvrement amenée et d'un tel mauvais goût, on se croirait projetés dans un film pornographique. Là, dans ses bureaux, en roi de New York (du monde?) pour user une référence *ferrarienne*, Devereaux baise avec le même appétit vorace que celui déployé pour se faire du profit. Tout est à prendre, sans complexes, sans retenue. Ainsi, pendant une demi-heure interminable, le spectateur est convié à une coulée d'images et de scènes frôlant la *soft porn*, toutes plus répugnantes et obscènes les unes que les autres. Sans une once de pudeur ou de suggestion, Ferrara se laisse piéger par le voyeurisme le plus vil qui soit, accumulant les plans dégradants où la femme-objet se soumet au moindre désir mâle. D'une moralité de fond d'égoûts, Ferrara exploite la bonne foi de ses acteurs (Depardieu le premier, humilié sans cesse) jusqu'à ce que son film devienne insoutenable dans sa vulgarité... irregardable. 📍

■ BIENVENUE À NEW YORK | Origine: France / États-Unis – Année: 2014 – Durée: 2 h 05 – Réal.: Abel Ferrara – Scén.: Abel Ferrara, Christ Zois – Images: Ken Kelsch – Mont.: Anthony Redman – Mus.: Goldfrapp – Son: Neil Benezra – Dir. art.: Tommaso Ortino – Cost.: Ciera Wells – Int.: Gérard Depardieu (Devereaux), Jacqueline Bisset (Simone), Amy Ferguson (Renee), Paul Calderon (Pierre) – Prod.: Adam Folk – Dist. / Contact: Remstar.